
M A N U S C R I T

***SA CHARGE FÉROCE FATALE BRUTALE
OU LE TRAIN***

de Liz Duffy Adams

Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Adélaïde Pralon

cote : ANG11D907

Date/année d'écriture de la pièce : 1998

Date/année de traduction de la pièce : 2011

« Le manuscrit que vous avez entre vos mains est déposé à la Maison Antoine Vitez, Centre international de la traduction théâtrale à Paris. Toute exploitation, partielle ou intégrale, sous quelque forme que ce soit, doit nous être signalée. La Maison Antoine Vitez n'est toutefois pas habilitée à délivrer des autorisations de représentation ou d'édition. »

M A I S O N A N T O I N E V I T E Z
centre international de la traduction théâtrale

Sa charge féroce fatale brutale

Ou Le Train

Un thrène comique

de Liz Duffy Adams

Traduit de l'anglais

par Adélaïde Pralon

Pièce écrite en 1998

Traduction : 2011

Don't say I never warned you
When your train gets lost

Bob Dylan

La révolution que nous portons en nous ne nous ressemblera pas.

Alain Jouffroy

Personne n'accorde plus d'importance au succès d'Amtrak que nos employés. Après tout, à bord de nos trains, leur avenir est en marche.

Brochure de la compagnie ferroviaire américaine Amtrak

Époque

Maintenant ou jamais

Lieu

Un train en Amérique

Personnages

Gabriel Paindesanges. - Jeune Irlandais

La Fille-léopard. - Fillette de douze ans

La scientifique. - écrivain-voyageuse, entre trente et quarante ans.

Gaïa. - dame anglaise d'un certain âge

Mikhaïl, Sergeï et Dmitri. - frères russes de vingt (Dmitri) à quarante ans (Mikhaïl)

Et aussi, Une Voix.

Durée

Environ une heure et demie sans entracte.

Le texte doit être joué avec rapidité et fluidité, en limitant les temps d'arrêt.

Note

Les frères russes sont censés parler entre eux russe couramment, et ne possèdent donc pas d'accent russe. Une seule exception est permise lorsque Mikhaïl s'adresse à la scientifique dans un anglais maladroit.

1. Le train est un objet linéaire.

UNE VOIX. - Votre attention s'il vous plaît, embarquement immédiat voie numéro sept, tous les passagers à destination du grand Nord, en voiture, départ imminent, je répète, embarquement immédiat voie sept, est-ce que c'est clair, ce train est au bord du précipice du départ, au bord de l'abîme temporel de la mise en mouvement, alors, on se dépêche un peu, on embarque, on s'agite les gougouttes, on se remue les membres, on se traîne le cul jusqu'à la voie sept si on veut monter en voiture Simone, le temps n'est pas relatif dans ce cas là, désolé Einstein, c'est clair qu'il est méchamment linéaire quand les portes vous ferment à la gueule, l'heure a sonné, c'est le moment, on tente le tout pour le tout, on prend en main son destin, on allume le feu, on chauffe Marcel tous en chœur jusqu'au refrain : EN VOITUUUUURE !

Sifflet du train. Lumière.

GABRIEL. - Gabriel Paindesanges, à destination de l'enfer, si j'ai de la chance. Une fois là-bas, je dirai, laissez-moi me présenter, je suis la nourriture des anges. Ce n'est pas un pêché d'orgueil, c'est mon destin. Des anges graves et virils aux muscles d'acier et aux ailes de buses fondent sur moi et me picorent de leurs petites langues roses et dures. Ils se repaissent de moi le temps d'un festin qui dure l'éternité moins un et qui me laisse là, à me traîner comme un gros enulé que je suis dans ce train pourri, pendant qu'eux, ces hommes-oiseaux abjects, s'envolent en spirale tranquille, l'œil vitreux et le ventre plein, vers les limbes souterraines qu'ils n'identifient même pas comme leur patrie. Voilà qui je suis, où je suis et pourquoi j'y suis. Tout ça et tout le reste va changer quand je réinventerai l'Univers. Attendez voir.

LA FILLE LÉOPARD. - Je suis dans le mauvais train. Bien sûr que je suis dans le mauvais train, pourquoi je serais montée dans le bon train ? Tout ce qui pourrait arriver dans le bon train, ce serait que j'arrive là où je devrais arriver, à peu près à l'heure où je serais censée y arriver, pour y retrouver ceux qui devraient m'y attendre, etc. Alors que là ! Me voilà, seule au milieu d'étrangers, ne sachant pas où je vais, ni quand j'y serai, ni ce qui m'attend. Aujourd'hui, mois, jour, heure mémorables, aujourd'hui, ma vie commence ! J'ai pile douze ans, l'âge idéal ; dans un an, j'en aurai treize à la douzaine et on sait bien ce que ça veut dire : le monde me vendra au marché et je finirai à la poêle, au plat ou à la coque au petit déjeuner. C'est ma dernière chance. J'ai un an pour conquérir l'Univers. Je suis la Fille-léopard, j'arpenterai le monde sans relâche, la pourpre aux dents et aux griffes. Tout ce qu'il me reste à définir, c'est : quel est mon pouvoir secret ? Mon don surnaturel ? Je dois le découvrir et vite. Le temps est mon ennemi, l'heure tourne, tic, tac, tempus fugit, les grains de ma dégénérescence diffusent déjà leur essence dans mon ADN. Avant de grandir, je dois réussir.

LA SCIENTIFIQUE. - Suis-je en train de quitter la gare ou bien la gare est-elle en train de me quitter ? J'ai bien évidemment en tête la notion admise du point de vue, unique posture un tant soit peu rationnelle relative au sujet, mais la question jaillit irrésistiblement - courant de panique soudaine - cette sagesse n'est-elle pas purement conventionnelle, ne suis-je pas aiguillée, pour ainsi dire, par une perception admise plus parce qu'elle est commode que parce qu'elle est vraie ? Encore une fois, le train qui me meut est-il en train de s'éloigner de la gare, ou bien

la gare est-elle en train de s'éloigner du train ? La preuve fournie par mes sens peut-elle suffire à me donner la certitude ? Comment puis-je percevoir la vérité ? Je ne le peux pas, c'est impossible, je dois l'admettre. C'est toujours pareil. Tout doit être admis. Comment accepter cette soumission ? Comment vivre tous les jours quand tant de choses ne reposent que sur la croyance ?

Quel monde. Nous ne voyons que ce qui nous arrange. Mais moi, je veux tout voir.

Paul passe devant sa place, perd légèrement l'équilibre et la bouscule.

PAUL. - Oups. Pardon, excusez-moi.

LA SCIENTIFIQUE. - Ah, Ar, bon, ça va, ça va...

Elle se tait. Paul s'assoit et sort son carnet.

PAUL. - Sortie de gare, paysage sans intérêt, habitants ternes, jeune femme dans le train jolie mais incapable d'aligner trois mots, sans doute idiote, ce qui ne constitue pas vraiment un obstacle à une séduction éventuelle mais pourquoi perdre mon temps, ceci n'est qu'un fragment de mon voyage, je change de train dans quelques heures. (*Il regarde au dehors*) Paysage définitivement morne, majuscule, souligné. Banal, lugubre, vain, quasi-industriel, semi-ex-rural, d'un gris apocalyptique, dégoulinant, sinistre. Pourrait plaire à un spécialiste branché de la photo noir et blanc. (*Bruit d'un caillou lancé sur le train. Tout le monde sursaute.*) Les éternels voyous hostiles jettent des cailloux sur le train : prisonniers de ce décor, la jalousie sans doute les dévore. Attaquer de gros objets mobiles : reflexe typique des populations primitives – (*Il s'interrompt. Très vite et sur un ton légèrement différent :*) Je hais ça, je hais ça, encore un récit de voyage de merde, besoin d'argent ; quoi, quoi d'autre, comment faire autrement ? Trop tard pour écrire un roman, trop paresseux, sans talent, trop vieux pour crever dans une mansarde, tant pis, tant pis, de toute façon, besoin d'argent, les factures, la pension alimentaire, le pauvre mioche, on s'en fout de ça, mais moi, j'en ai besoin, j'ai besoin de ça, besoin de l'argent, alors arrête, arrête de penser : contente-toi de regarder et de prendre des notes, c'est tout, ingurgite, régurgite, traduis, compose, transpose, commente, décris, décrypte, dépeins, note, annote, trouve ton style et encaisse le chèque. Plus tard, plus tard, ça arrivera bien? J'arriverai bien ? Autrement ? Peut-être, peut-être ; c'est ça, tu parles : c'est ton lot, faut t'y faire. (*Sur le ton précédent :*) Le soleil descend sur les plaines oppressantes de friches dévastées, les massifs effrités, les marécages fétides et le bouillonnement des mers turgides, diffusant une lueur orange et crue sur le Comté Désolé, les Etats-Unis. Les autochtones se retirent dans leurs taudis poisseux ou vont s'asseoir tristement autour d'un pauvre feu de brindilles, pour accomplir des rites sommaires et grossiers d'espoir et de continuité qui auraient presque le pouvoir de toucher mon âme, mais qui échouent lamentablement, à cause bien sûr de la très très grande dureté de mon cœur rabougri. Je suis loin de chez moi. Je suis loin de chez moi. Prêt à passer une longue nuit dans un train sans confort, je suis ma voie, je suis dans mon élément, je suis loin de chez moi, si loin, si loin, si loin...

LA FILLE-LÉOPARD, à *Gabriel*. - Excuse-moi, tu sais s'il y a un bar dans ce train ? Je crève la dalle.

GABRIEL. - J'en sais rien. Me dérange pas. (*Dans un murmure*). Comme l'a dit notre Seigneur, tous ces vilains petits enfants.

FILLE-LÉOPARD, *marmonnant*. - Quand viendra la révolution, je te jetterai en pâture à la foule, face de carpe.

Entre GAÏA

GAÏA. - C'est fumeur ici ?

Personne ne répond.

GAÏA. - Est-ce que c'est un wagon fumeur ? (*À Paul*). Répondez quand on vous parle.

PAUL. - Quand on me parle.

GAÏA. - Oh, Monsieur fait de l'esprit. D'accord, chéri : excusez-moi, puis-je me permettre de vous interroger sur le potentiel fumeur de ce wagon ?

PAUL. - Il n'y a pas de wagon fumeur. Il n'y a plus de wagon fumeur dans aucun train depuis des années. Aujourd'hui, dans notre pays, il est interdit de fumer dans presque tous les lieux publics. No smoking on the train OK ?

GAÏA. - Non, c'est carrément pas du tout OK.

PAUL. - Désolé.

GAÏA. - Ah oui, ça, tu peux être désolé avec ta tronche, enfin, t'y es pour rien. (*Elle s'assoit. À elle-même*). No smoking, non fumeur, qu'est-ce que ça peut leur foutre, ils croient quoi, qu'ils n'aspirent pas tous en permanence un énorme ragoût d'horreurs inhalables ? Vous êtes tous condamnés à mort, les chéris, et le chef de l'état s'est fait sauter la cervelle, alors, rassurez-vous, tout le monde y passera. Sans blague, pas de wagon fumeur, j'ai pas pris le train depuis, ça fait un bail, c'était quand ? Ça devait être l'Orient express, aucune comparaison avec cet engin, cela va sans dire, dans l'Orient Express, on pouvait fumer des barreaux de chaises sans que personne sourcille. Evidemment, à l'époque, je me faisais passer pour un homme, ah si maintenant j'en étais un, je flanquerais mon poing dans la gueule de ce petit péteux, bien sûr, je pourrais le démolir aussi en femme, mais ce ne serait pas très distingué, n'est-ce pas, du moins, si j'en crois les principes de mon éducation, du temps où avoir du pouvoir signifiait ne pas avoir à s'en servir, mais c'était il y a longtemps, oh oui, très longtemps, avant les grandes invasions, dans ces temps simples où l'homme n'était pas encore inventé. Oh, comme la vieillesse est pesante, oh, oui. L'immortalité n'est pas aussi géniale qu'on voudrait le croire, chéri, loin de là, loin loin de là. Enfin, si je n'ai pas le droit de fumer, je n'ai plus qu'à aller me branler dans les chiottes.

Elle sort.

GABRIEL. - Le crépuscule s'assombrit, la nuit gagne du terrain, gagne des forces ; les anges doivent déjà dormir, enlacés dans leurs nids, leurs membres longs irradiant doucement leur lueur naturelle. Je dois profiter de cette occasion. Lorsqu'ils dorment, leur appétit effréné est au repos et je reste intact ; lorsqu'ils dorment, j'ai tout le loisir de penser, de planifier, je suis à l'abri dans ce train ; on est toujours en sécurité dans un train, rien ne peut arriver dans un train. À part un suicide sur la voie, un pont qui s'écroule, un tunnel bouché, une collision, un déraillement, un tremblement de terre, un cyclone – rien en comparaison des dangers habituels. J'ai donc toute la nuit, toute une nuit pour réfléchir. Si je trouve la solution avant l'aube, je pourrai recommencer à zéro dans un univers flambant neuf : les lois cruelles seront réécrites, les paysages redessinés, ils ne seront pas à la gare en train de m'attendre, prêts à me reprendre. Je m'offrirai une seconde naissance, adieu Gabriel Paindesanges, place à Gabriel-Mange-des-Anges-à-toutes-les-sauces. Un seul mot fera l'affaire, il ne me reste qu'à trouver lequel, un seul petit mot pour réinventer l'univers. Restez en ligne.

PAUL (*à la Fille-léopard*). Je peux t'aider ?

LA FILLE-LÉOPARD. - Hein ?

PAUL. - Tu n'arrêtes pas de me regarder. Tu veux quelque chose ?

LA FILLE-LÉOPARD. - Je voulais voir si je ne pouvais pas te faire exploser ou un truc dans le genre.

PAUL. - Ah.

LA FILLE-LÉOPARD. - Tu as senti quelque chose, pendant que je te regardais ? Tu as eu une vision ? Tu as entendu ma voix dans ta tête ? Tu t'es senti transformé d'une façon ou d'une autre ?

PAUL. - Non.

LA FILLE-LÉOPARD. - Ça ne doit pas être ça.

PAUL. - Tu fais le voyage toute seule ?

LA FILLE-LÉOPARD. - Comme tout le monde.

PAUL. - Je veux dire, où sont tes parents ?

LA FILLE-LÉOPARD. – Qu'est-ce que ça peut te faire, pervers ?

PAUL. – Ce n'est pas ce que je voulais dire...Tu agresses souvent les inconnus comme ça ?

LA FILLE-LÉOPARD. - Je n'ai jamais parlé à un inconnu. En tous cas pas à un con d'inconnu comme toi. L'agressivité m'a paru adéquate.

PAUL. – Elle ne l'est pas.

LA FILLE-LÉOPARD. – Bon, peut-être, mais je ne vais pas me fier au jugement d'un inconnu. Tu peux me donner de l'argent pour acheter un truc à manger ?

PAUL. - Pourquoi je te donnerais de l'argent ?

LA FILLE-LÉOPARD. – Je n'aurais qu'à dire que tu me regardais bizarrement.

PAUL. - Tu es une odieuse petite fille.

LA FILLE-LÉOPARD. - Je suis la Fille-léopard.

Il hésite, puis lui tend un billet.

PAUL. - Tiens.

Elle prend le billet et part en quête du wagon bar.

PAUL. - Merci ?

LA FILLE-LÉOPARD. - De rien.

La Fille-léopard sort.

LA SCIENTIFIQUE. - Observations : J'ai une conscience particulièrement nette des articulations de ma main. Je les sens fragiles, friables, cassantes. Pourtant, quand je regarde mes mains, je ne leur trouve absolument rien d'anormal. Il fait presque nuit. Nous passons devant un arbre couvert d'oiseaux noirs installés pour la nuit ; les branches nues se balancent sous le poids d'un feuillage agité de plumes noires. L'arbre est déjà loin. Nous avançons à grande vitesse. Les voilà déjà endormis, leurs petites têtes enfouies sous leurs ailes, leur petit cœur frémissant dans leur minuscule poitrine fragile. Si l'on pouvait savoir ce qu'ils savent, ce qu'ils voient, ce que le monde signifie pour eux ! Pourquoi ne puis-je être oiseau un instant ? Pourquoi l'existence n'est-elle pas fluide ? Si nous ne sommes que des agrégations vibrantes d'atomes, à peine visibles, insignifiantes, autant qu'un rocher, qu'un arbre, ou qu'un centre commercial, pourquoi sommes-nous toujours figés dans une même forme ? Pourquoi suis-je forcée d'être toujours moi ?

GABRIEL. - Moi, moi-même : s'il n'y avait que moi à refaire, ce serait sûrement plus facile. Je pourrais disparaître et laisser l'univers en paix ? Non, non, trompeuse illusion, égocentrisme pur et dur. Je ne suis pas le seul à me sentir usé par les prédatons des hordes d'intrus stellaires (une particule infinitésimale disparaît à chaque caresse tendre de leurs bouches sculptées) – non, je ne suis pas un cas isolé, mais un symptôme, un symbole de l'esclavagisme de notre monde. Il suffit de quelques minuscules gouttes d'eau pour qu'un raz-de-marée nous engloutisse tous : le processus est trop subtil pour être vu. Mais moi, je le pressens et je dois trouver la